

Le « moi » pulvérisé de Boris Schreiber

Dans *La Rencontre des absents*, un simple d'esprit – ou un rêveur – attendait le retour d'un frère, qui allait lui apporter le bonheur : dédoublement d'un « moi » qui se sait anormal, tronqué, meurtri. Dans *L'Évangile selon Van Horn*, un homme parfait à la recherche d'un personnage mythique, dont les sibyllines formules de comportement lui servent de guide : besoin fallacieux de s'appuyer sur quelques mots, quelques échos, quelques promesses évanouies. Dans *Les Premiers jours de Pompéi* est dépeinte, de façon plus pathétique et plus inextricable encore, une crise d'identité aux allures paramystiques.

Le narrateur, que sa femme appelle Lolo – du moins, le prétend-il, – rédige un journal, que sans cesse il a envie de recommencer. Cette confession adressée à lui-même a deux buts : s'y retrouver dans ses propres complexes et laisser au verbe assez de liberté pour avoir le sentiment de se réinventer au fur et à mesure qu'il écrit. Dit-il la vérité ou la masque-t-il ? On peut aussi se demander s'il connaît la vérité : peut-être par l'écriture y accèdera-t-il sans le savoir ?

Que veut Lolo, et que ne veut-il pas ? Il souffre d'être, à la fois, atteint d'un indicible mal du siècle et d'une angoisse qui le paralyse. Il se remet en doute sans arrêt, les personnes qui lui sont chères l'agacent, les moindres objets se transforment en symboles d'accusation. Au début, on a l'impression qu'il arrivera à se délivrer par l'acte d'écriture. Mais il se ment, ou plus exactement il se promet, d'un bout à l'autre de son journal, d'en rédiger un autre, plus sincère, plus juste, plus fidèle : plus fidèle à quoi ?

Le journal d'un journal

En attendant, il fait souffrir tout le monde, car s'il a des élans vers un absolu qui se dérobe, il sait être odieux. Son père paiera, quoi qu'il fasse : cela le dispense d'avoir une activité quelconque. Sa mère lui pardonnera tout : d'avance, elle est sa complice, une sorte de monstre de compréhension. Ses rapports avec son épouse, Loulie, sont fort troubles : elle est plus âgée que lui, en somme une seconde mère, mais avec qui on peut faire l'amour. Après chaque aventure, il revient à elle, soit pour se faire insulter, soit pour se faire plaindre. Son affection pour elle est toute de culpabilité et de faiblesse.

Lolo a une maîtresse, Irène. Dans quelle mesure existe-elle en chair et en os, et dans quelle mesure est-elle un souvenir à jamais désincarné ? Songer à Irène la grandit, la métamorphose, et peut-être la tue à force d'en faire une figure inaccessible. Mais elle arrache à Lolo – ou à Boris Schreiber – des pages détendues : les seules oasis de ce livre impitoyable. Bientôt, Irène, qui s'est suicidée, ne forme plus qu'un semblant d'ombre.

L'espoir intermittent n'est pas interdit à Lolo. Il a rencontré Siane, en qui il a trouvé une pureté tranquille et un être acceptant le réel. Autant Irène est une image du passé, autant Siane est une apparition de l'avenir : il l'aimera, il refera sa vie avec elle, il connaîtra la paix en sa compagnie. Mais Lolo est-il capable de sérénité ou simplement d'équilibre ? Tout se dégrade, tout se désagrège. Là où les êtres s'évanouissent, il les remplace par des symboles un peu vagues, comme la Vierge Marie, et un déisme nourri de principes moraux sans consistance. Il lui faut fuir, même l'abstraction.

On devine la part douloureuse de confession, dans ce journal d'un journal qui se détruit. Dostoïevski et Kafka ne se déchiraient pas d'avantage. C'est une gageure que de bâtir une œuvre en niant sans merci tout ce qu'elle propose. Jamais « moi » n'a été pulvérisé avec un tel acharnement. On sort de la lecture de ce livre anéanti, blessé, mais profondément ému.

ALAIN BOSQUET